

Denis CLARINVAL

PARMI LES OISEAU DE PROIE



Caspar David Friedrich, « Corbeaux sur un arbre », 1822

PARMI LES OISEAUX DE PROIE

Libre commentaire de ce poème de Nietzsche figurant parmi les « Dithyrambes de Dionysos »(1888)...

*Celui qui voudra descendre ici,
rapidement,
les profondeurs l'absorberont !
-- Mais toi, Zarathoustra,
tu aimes aussi l'abîme,
semblable au pin ! –*

Zarathoustra qui aime l'abîme, suspendu entre un ciel trop profond et une plaine si basse, tel un pin accroché à son rocher, ne crains-tu pas de t'échouer ? Il suffit qu'un moucheron s'y pose pour que le pin se brise : tu ne peux l'ignorer ! Qui se penche sur le bord de la falaise, pour en sonder la profondeur, il lui suffit d'un simple pas pour que le vide l'absorbe, que pareil à un caillou trop lourd, il dévale la pente et s'échoue dans la plaine. Si, trop lourd de ton savoir, il t'arrive de rouler jusqu'en bas, crois qu'un homme, le dernier homme, suffira à te remonter jusqu'aux cimes ? Le voudra-t-il d'ailleurs ? Souviens-toi qu'il t'a poursuivi de sa malédiction tandis que, méprisant le vieillard misanthrope, tu t'étais pressé jusqu'à la ville pour lui annoncer la venue prochaine d'un homme nouveau, un Surhumain auquel devait les mener la corde tendue entre deux mondes ? Te souviens de ce funambule qui, parce qu'il fut empêché par un bouffon d'atteindre au but, s'était jeté de la corde pour mourir à tes pieds ? Te souviens-tu aussi de ce jeune homme vaniteux qui prétendait s'élancer plus haut que l'arbre dont il foulait le pied ? Et ces hommes supérieurs, dévorés par le furieux lion au plus profond de ta grotte et pour lesquels ne t'est venue aucune pitié, qu'espéraient-ils encore de ton hospitalité ? Souviens-toi de l'hymne de l'Enchanteur, parce que sa Raison était devenue folie, les conviait à dévorer de jeunes agneaux, à méprise toute vie naissante : n'es-tu pas, toi aussi, un fou d'ainsi danser avec l'abîme ? Mais peut-être que ta folie en est une autre : peut-être même que le fil tendu au-dessus de l'abîme n'est pas tissé de corde mais de volonté seulement, cette volonté de puissance jalouée par les arbres quand un homme voulant parvient à s'élever bien plus haut qu'eux.

*Le pin agrippe ses racines,
là où le rocher lui-même
regarde dans les profondeurs en frémissant --,
il hésite au bord des abîmes,
où tout autour de lui
tend à descendre :
auprès de l'impatience
des sauvages cailloux, des torrents impétueux
il est patient, tolérant, dur, silencieux,
solitaire...*

Mais le pin est patient et surtout il hésite au moment où les pierres sauvages et les torrents intrépides, qui ne prennent jamais le temps mais, bien au contraire, toujours se laissent prendre

par lui, s'élançant, à travers le vide, à l'assaut de la plaine. Et c'est chargés de vide, qu'ils puisent au passage, que, s'échouent sur la terre ferme, ils parviennent jusqu'aux hommes, les derniers, n'ayant pour seule offrande que ce néant dont ils se sont enflés dans leur chute. Cette solitude du pin qui résiste à toutes les offenses, aux assauts du vent et de la pluie qui voudraient qu'il s'échoue, tu la connais bien Zarathoustra, toi le plus solitaire d'entre tous, autant sur ta montagne que parmi les hommes : même tes amis de la Vache Bariolée n'ont pu t'en libérer. De cette solitude, tu sais la dureté et le silence : « avec la solitude, j'ai désappris le silence » as-tu un jour confié : n'est-ce pas justement la solitude, quand elle devient trop pesante, insupportable, qui conduit certains d'entre nous à devenir soliloques ? Des fous, pense-t-on souvent : des solitaires tout simplement !

Mais alors que tout ce qui l'entoure, parce qu'il est trop pesant, se précipite dans les profondeurs, le pin, qui est patient, hésite : il ne fait qu'un avec ce rocher dont les frémissements sont aussi les siens. Il hésite à s'élançer sur cette corde invisible dont tu lui as parlé et qui doit le conduire, dans son épanouissement, vers ce Soi que nul Enchanteur ne pourra désormais aliéner. Quand tu as toi-même gravi ta dernière montagne pour, en son sommet, te livrer à la plus dure des solitudes, n'avais-tu pas le cœur gros ? As-tu d'un seul revers de ta main balayé la moindre hésitation ? Ce n'était qu'une montagne de plus, donnais-tu à penser, fort du chemin déjà parcouru et des épreuves surmontées ; cependant tu savais qu'aucun de tes amis ne s'accrocherait à tes pas, qu'en progressant tu effacerais toi-même tes pas, qu'à tout autre ta destinée était interdite. Et, parvenu au bord de la mer, n'as-tu pas pleuré, de joie sans doute mais aussi en raison de la peine que t'avaient causée tes propres pensées ? Tu aurais voulu secourir la mer endormie et l'arracher à ses cauchemars mais, quelle qu'était ton audace, tu aurais agi en vain car ses cauchemars étaient aussi les tiens, le présage d'un grand danger qui, une fois de plus, croiserait ta propre route : un serpent noir qui, par le rêve, nous entre dans la bouche jusqu'au fond du gosier.

Aussi le pin, sans doute parce qu'il te ressemble un peu, hésite à s'élançer de son rocher, à franchir cette clôture abyssale qui le sépare de cet Autre qui l'appelle à se dépasser, à marcher, sans filets, sur cette corde qui ne peut le mener qu'à lui-même. C'est qu'il est difficile d'être Soi, menaçant de vouloir le devenir : à l'abri de la foule, de l'anonymat du On, on ne risque pas grand-chose. Que pourrait-il nous arriver quand, pareil à tout autre, plus rien ne nous distingue, que l'on devient personne, rien que le bêlement partagé du troupeau qui avance en ne suivant personne. Personne ? Un Enchanteur peut-être ou l'un de ces nombreux « guides » qui ont fait du vent leur commerce : suit alors le troupeau des faibles qui, ne faisant qu'un, ne sont personne sinon les méprisants des forts qui, parce qu'on les distingue encore, donnent l'impression d'être quelqu'un. S'agit-il d'une illusion ? Il arrive, quelquefois, que les forts en viennent à douter de leur force, qu'ils envient de se fondre dans la masse, de disparaître en s'effaçant derrière le visage des autres ; c'est ainsi (voir M. Foucault, « Surveiller et punir ») que des sentences s'exécutent dans le silence anonyme des prisons sous la surveillance imperceptible des superviseurs de telle sorte que les détenus assument leur propre surveillance. Le pouvoir, que détiennent généralement les forts, s'exerce à l'abri des regards et bien souvent par personne. Le fort devient un anonyme parmi les faibles : ne brillent guère, en dehors des foules, que les faibles nouvellement devenus forts.

Il arrive tout autant que parmi les faibles se cache quelqu'un, ce que Guattari appelait des « subjectivités inconscientes » mais susceptibles de s'affirmer en des consciences individuelles

aptes à lézarder les plus solides édifices. Sans doute (comme semble l'affirmer Nietzsche dans sa « Généalogie de la morale » mais également dans « La volonté de puissance ») que les faibles sont, en fin de compte, plus à craindre que les forts, si du moins on admet que ces derniers se déterminent à l'action dans les simples limites d'une morale aristocratique de la bienveillance.

Solitaire !
Qui oserait aussi
être hôte ici,
être ton hôte ?...

Un oiseau de proie peut-être,
qui d'aventure s'accroche,
joyeusement dans la chevelure
du martyr endurent,
avec un rire égaré,
un rire d'oiseau de proie...

Ainsi donc les oiseaux de proie auraient, comme les Enchanteurs, la faculté de rire, non pas d'un rire franc et joyeux mais d'un rire schopenhauerien, glaçant et, trop souvent, meurtrier. Mais qui sont-ils ces rieurs de grand vol qui, pareils aux Enchanteurs, se jettent, affamés, sur les « martyrs endurent » ? Zarathoustra aurait-il soudainement à redouter son aigle et serpent suspendu à son cou ? On ne peut qu'en douter : Schopenhauer se donnait bien plutôt un air de charbonneuse. Mais peu importe car les Enchanteurs sont maîtres dans l'art du camouflage et de la duplicité. Pourquoi Thétis serait-elle seule autorisée à devenir ce qu'il y a de plus petit : une goutte d'eau. Ce sont les pipistrelles qui le soir, parce qu'elles ont la réputation de s'accrocher à leurs cheveux, pressent le pas des femmes ; mais il y a aussi les serpents qui servaient de chevelure aux Erinyes et aux Gorgones. En particulier Méduse avait le pouvoir de pétrifier celui dont le regard croisait le sien : Zarathoustra, pétrifié et ne faisant plus qu'un avec le rocher auquel il s'accroche, sous l'action de son propre poids, pourrait bien être entraîné dans l'abîme. Soyons sérieux ! Ce qui pèse le plus lourd sur les épaules de Zarathoustra, c'est le « nain », ce pied-bot, l'esprit de pesanteur.

Ce « nain », à moitié taupe et donc d'une vue limitée, est l'esprit de pesanteur qui se nourrit de nos regrets et de nos remords : il s'incrute en nos pensées qu'il alourdit et paralyse, de sorte que toujours il nous entraîne vers le bas quand le chemin de l'existence devient aride, glissant et privé de la moindre splendeur.

« Le visage sombre, j'ai traversé dernièrement le blême crépuscule, — sombre et dur, et les lèvres serrées. Plus d'un soleil s'était couché pour moi.

Un sentier qui montait avec insolence à travers les éboulis, un sentier méchant et solitaire qui ne voulait plus ni des herbes ni des buissons, un sentier de montagne criait sous le défi de mes pas.

Marchant, muet, sur le crissement moqueur des cailloux, écrasant la pierre qui le faisait glisser, ainsi mon pas se contraignait à monter.

Plus haut : — résistant à l'esprit qui l'attirait vers en bas, vers l'abîme, à l'esprit de la lourdeur, mon démon et mon ennemi mortel.

Plus haut : — quoiqu'il fut assis sur moi, moitié nain, moitié taupe, paralysé, paralysant, versant du plomb dans mon oreille, dans mon cerveau, goutte à goutte, des pensées de plomb.

« Ô Zarathoustra, me chuchotait-il d'un ton moqueur, syllabe par syllabe, pierre de la sagesse ! Tu t'es lancé en l'air, mais toute pierre jetée doit — retomber !

Ô Zarathoustra, pierre de la sagesse, pierre lancée, destructeur d'étoiles ! C'est toi-même que tu as lancé si haut, — mais toute pierre jetée doit — retomber !

Condamné à toi-même et à ta propre lapidation : ô Zarathoustra, tu as jeté bien loin la pierre, — mais elle retombera sur toi ! »

(Nietzsche, « Ainsi parlait Zarathoustra », livre III, « De la vision et de l'énigme »)

Ce pied-bot, qui se glisse dans les pas de l'Enchanteur, est, comme celui qui le précède, un esprit menteur qui, diffamant le monde et la vie, voudrait nous attirer ou dans les mailles du filet de la Raison-Tarentule ou dans les chimères de l'idéalisme.

« Peu de temps cependant après que Zarathoustra se fut débarrassé de l'enchanteur, il vit de nouveau quelqu'un qui était assis au bord du chemin qu'il suivait, un homme grand et noir avec un visage maigre et pâle : celui-ci le contraria énormément. Malheur, dit-il à son cœur, je vois de l'affliction masquée, elle me semble appartenir à la prêtraille ; que veulent ces gens dans mon royaume ?

Comment ! J'ai à peine échappé à cet enchanteur : et déjà un autre nécromant passe sur mon chemin, —

— un magicien quelconque qui impose les mains, un sombre faiseur de miracles par la grâce de Dieu, un onctueux diffamateur du monde ; que le diable l'emporte !

Mais le diable n'est jamais là où il devrait être : toujours il arrive trop tard, ce maudit nain, ce maudit pied-bot ! »

((Nietzsche, « Ainsi parlait Zarathoustra », livre IV, « Hors Service »))

C'est un nécromant qui, pareil à l'Enchanteur, ne connaît que les morts avec lesquels il a don de converser ; voilà pourquoi il est un négateur de la vie : jamais sa parole ne s'adresse aux vivants et s'il se prétend, au nom d'un dieu, faiseur de miracles ou tout autre magicien, il est en réalité le diable lui-même, ce manque d'Esprit qu'ont en commun tous les Enchanteurs.

*Pourquoi tant d'endurance ?
-- se moque-t-il cruellement :
il faut avoir des ailes, quand on aime l'abîme...
il ne faut pas se cramponner,
comme tu le fais, pendu ! --*

Zarathoustra, quand on aime jouer avec l'abîme, il faut avoir des ailes, comme ton aigle par exemple. Tu t'accroches à la pierre, tu t'écorches les mains et tu t'épuises : tu es un pendu mais, avec le temps, les pendus finissent toujours par avoir pied. L'oiseau de proie se moque, avec cruauté, de ton endurance et il attend son heure : il sait que tu finiras par lâcher prise et que, sans ailes, tu échoueras dans l'abîme. Cette cruauté que te renvoie l'oiseau à l'affût, elle est d'abord la tienne : n'es-tu pas le plus cruel des Nemrod ?

*Ô Zarathoustra,
toi le plus cruel des Nemrods !
naguère chasseur de Dieu,
filet où se prenaient toutes les vertus,
flèche du mal ! --
Aujourd'hui --
harcelé par toi-même,
ta propre proie,
blessé par ta propre flèche...*

« Kouch engendra aussi Nemrod, celui qui le premier fut puissant sur la terre. Il fut un puissant ravisseur devant l'Éternel ; c'est pourquoi l'on dit : « Tel que Nemrod, un puissant ravisseur devant l'Éternel ! » Le commencement de sa domination fut Babel ; puis Érec, Akkad et Kalné, dans le pays de Sennaar. De cette contrée il s'en alla en Assur, où il bâtit Ninive, Rehoboth Ir et Kélah ; puis Résen, entre Ninive et Kélah, cette grande cité. »

Genèse 10,8-12

Fils de Kouch, lui-même petit-fils de Noé, Nemrod fut le premier grand roi après le Déluge et un chasseur insatiable : passé dans le langage courant, son nom désigne un chasseur qui abat beaucoup de gibier. Zarathoustra, athée incorruptible » est un chasseur de Dieu et de toutes les vertus qui particulièrement lui sont associées. S'il est une flèche du mal, c'est au regard du bien que l'on prête à ces vertus : comme son créateur, Zarathoustra entend se situer « Par-delà bien et mal ». De toutes les flèches qu'il a décochées, l'une, au moins, s'est retournée contre lui : Zarathoustra chasseur est devenu sa propre proie. De la main de Nietzsche, à cette époque, le propos donne l'impression de « sonner faux », comme une cloche fêlée. Zarathoustra ne serait-il pas l'annonciateur de Dionysos ? S'il est parmi les dieux un archer célèbre pour son habileté, c'est Apollon, l'antipode, en quelque sorte de Dionysos dont l'arme, si l'on peut dire, était le Thyrsos. Si Zarathoustra devient archer, à la manière d'Apollon, serait-ce parce qu'il a failli à sa tâche ? Nietzsche en a déjà touché un mot : si Zarathoustra devrait avoir de bonnes raisons de redouter l'abîme au-dessous duquel il est suspendu, c'est parce qu'il est devenu trop

pesant, qu'il s'est alourdi lui-même du poids de son savoir acquis dans la méditation solitaire, un savoir dont il entend bien faire profiter ses pairs mais le partage du savoir ne soulage de rien celui qui le possède : l'erreur de Zarathoustra, c'est précisément de l'avoir pensé, d'avoir aux dépens d'autrui voulu se soulager de son propre poids devenu trop lourd à porter. Au premier livre du « Zarathoustra », le dernier discours de Zarathoustra, intitulé « De la vertu qui donne » enseigne la vertu la plus haute : le don. La vertu qui donne, c'est le partage des richesses accumulées, de l'or qui assigne aux choses leur valeur la plus sûre et la plus grande. Cependant méfie-toi, Zarathoustra : tout ce qui brille n'est de l'or !

« Lorsque Zarathoustra eut pris congé de la ville que son cœur aimait, et dont le nom est « la Vache multicolore », — beaucoup de ceux qui s'appelaient ses disciples l'accompagnèrent et lui firent la reconduite. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à un carrefour : alors Zarathoustra leur dit qu'il voulait continuer seul la route, car il était ami des marches solitaires. Ses disciples, cependant, en lui disant adieu, lui firent hommage d'un bâton dont la poignée d'or était un serpent s'enroulant autour du soleil. Zarathoustra se réjouit du bâton et s'appuya dessus ; puis il dit à ses disciples :

« Dites-moi donc, pourquoi l'or est-il devenu la plus haute valeur ? C'est parce qu'il est rare et inutile, étincelant et doux dans son éclat ; il se donne toujours.

Ce n'est que comme symbole de la plus haute vertu que l'or atteint la plus haute valeur. Luisant comme de l'or est le regard de celui qui donne. L'éclat de l'or conclut la paix entre la lune et le soleil.

La plus haute vertu est rare et inutile, elle est étincelante et d'un doux éclat : une vertu qui donne est la plus haute vertu.

En vérité, je vous devine, mes disciples : vous aspirez comme moi à la vertu qui donne. Qu'auriez-vous de commun avec les chats et les loups ?

Vous avez soif de devenir vous-mêmes des offrandes et des présents : c'est pourquoi vous avez soif d'amasser toutes les richesses dans vos âmes.

Votre âme est insatiable à désirer des trésors et des bijoux, puisque votre vertu est insatiable dans sa volonté de donner.

Vous contraignez toutes choses à s'approcher et à entrer en vous, afin qu'elles recourent de votre source, comme les dons de votre amour.

En vérité, il faut qu'un tel amour qui donne se fasse le brigand de toutes les valeurs ; mais j'appelle sain et sacré cet égoïsme.

Il y a un autre égoïsme, trop pauvre celui-là, et toujours affamé, un égoïsme qui veut toujours voler, c'est l'égoïsme des malades, l'égoïsme malade.

Avec les yeux du voleur, il garde tout ce qui brille, avec l'avidité de la faim, il mesure celui qui a largement de quoi manger, et toujours il rampe autour de la table de celui qui donne. »

(Nietzsche, « Ainsi parlait Zarathoustra », livre I, « De la vertu qui donne »)

Mais, dis-moi donc, Zarathoustra : aurais-tu, comme Faust avant toi, vendu ton âme au diable pour en savoir d »avantage ? N'oublie jamais que c'est le par-don et les prières de Marguerite qui l'ont sauvé de la damnation éternelle. Et tant qu'à faire : souviens-toi de ces mots prononcés par le Crucifié du haut de sa croix : « Pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font ! ». Aussi prends garde : celui qui souhaite assez, qu'aurait-il à faire de trop ? Les hauteurs auraient-elles fait de toi un homme hautain ? Donner de ses richesses, c'est donner de sa pauvreté : tu voudrais combler tes semblables en leur offrant cet or incrusté dans ta canne, en augmenter la richesse mais que feraient de ce que tu leur donnes ? Si ton vœu est de partager ton savoir avec les tiens, par-donne, en premier lieu, leur ignorance. Mais Zarathoustra ne sait rien de la pitié et surtout il ne par-donne pas : il prend la fuite, devient misanthrope, comme le vieillard de la forêt, et s'offre à la compagnie des bêtes.

Nous avons tous un bouffon devant nous : est-ce une raison nécessaire pour que toujours il arrive en premier lieu ? Ce funambule, tombé de sa corde et mourant à tes pieds, cet « innocent » que tu as porté sur tes épaules jusqu'à l'arbre en creux auquel tu l'as livré, t'es-tu assuré qu'il n'était pas pied-bot ? N'est-ce pas d'être trop pesant qu'il a chuté de la corde ? Souviens-toi encore qu'il suffit qu'un berger croque fermement la tête d'un serpent noir pour que disparaissent, comme s'ils faisaient un ensemble, le portique aux deux voies, la tarentule au clair de lune et ce pied-bot qui s'accrochait à ta pensée. Si, hissé sur tes épaules, il ralentissait ta marche du poids de ses idées de plomb, tu as juré que jamais il ne percerait les secrets de ta pensée : aussi, sautant par-dessus ton épaule, comme l'avait fait ce bouffon sur la corde, il s'est retrouvé sur la pierre, devant toi comme s'il voulait t'empêcher de choisir l'un ou l'autre des deux chemins mais c'est le berger qui alors t'a sauvé en choisissant pour toi.

En offrant à tes pairs l'objet de ta richesse, tu étanches leur envie d'une eau qui jamais ne désaltère : as-tu jusqu'ici pensé à ce par-don qui est bien plus qu'un don car s'il efface une offense et libère le pardonné du remord qui le retient, il te libère tout autant du poids de cette offense quand elle devient ressentiment : en libérant l'autre du poids de son offense, tu te libères toi-même d'un poids qui, parce qu'il est aussi pesant, te retient prisonnier de cette offense. Par-donner, ce n'est simplement donner un peu de ce qui pèse sur nos épaules avec l'espoir d'en être soulagé (car de ce que tu donnes alors, rien ne t'est ôté) mais c'est donner de soi-même, effacer cette béance qui s'est creusée dans l'âme de celui qui donne et de celui qui reçoit. Aussi, Zarathoustra, veux-tu être soulagé de ton propre poids qui t'entraîne vers l'abîme, alors donne, en l'effaçant, ce qui véritablement t'alourdit tout en privant les autres.

Serait-ce la solitude qui a durcit ton cœur ? A vivre loin des hommes, on finit par les oublier : ils ne sont plus que souvenirs en nos mémoires, des images, d'Epinal ou de Gomorrhe, les êtres virtuels d'une histoire que, sans cesse, on réécrit pour se justifier d'exister mais cette histoire, toujours recomposée, est l'histoire de personne : ni soi-même ni les autres mais juste une tragédie ou une romance. Or tu le sais, Zarathoustra : à l'heure où tu enseignes la vertu qui donne, combien de solitude il te faudra encore souffrir avant que le chameau, devenu lion, soit enfin l'enfant qui te hante depuis ce jour maudit où tu as cessé de l'être. Mais, avant que le lion s'endorme à tes pieds dans le ballet des colombes, combien de Tables te faudra-t-il encore renverser ?

Mais le par-don, bien qu'il soit un au-delà du don, demeure insuffisant, un premier pas, car il n'efface que des blessures. Le temps nous est bien plus précieux car le temps nous oblige ; aussi prendre le temps avant qu'il ne nous prenne, c'est en disposer, être son maître et se donner la possibilité de le partager. Donner de son superflu n'est pas donner : c'est, en quelque sorte, se racheter une conscience. Or donner de son temps, parce qu'on a pris la liberté d'en disposer, c'est donner de soi-même dans le renoncement : un au-delà du simple don qui nous prive et nous soulage au bénéfice de celui auquel on le consacre. Se détourner de soi dans une attention sincère à l'autre, non pas simple empathie qui toujours se réserve, mais sollicitude, libre déplacement d'un centre de gravité, révolution copernicienne de la nécessité existentielle de l'être-avec et affirmation de l'autre comme Ego dans son essentielle altérité.

*Aujourd'hui --
solitaire avec toi-même,
en désaccord avec ton propre savoir,
au milieu de cent miroirs
faux devant toi-même,
incertain
parmi cent souvenirs,
souffrant de toutes les blessures,
refroidi par toutes les gelées,
étranglé par tes propres lacs,
connaisseur de toi-même !
Bourreau de toi-même !*

Tu dois à ta solitude de t'avoir appris bien des choses mais t'a-t-elle suffisamment appris à te méfier de toi-même ? Tu es, nous dit ton Autre, semblable à un palais de glaces, à cent miroirs dont les reflets ne sont jamais toi mais l'imager seulement qu'en renvoient tous les miroirs et tu t'égares parmi tous ces reflets, en quête d'un toi que tu ne saurais voir. Ne se reflètent sur ces glaces que les souvenirs appauvris par le temps de ce que tu fus naguère et qu'à présent tu ne peux plus être. Car tu deviens, Zarathoustra : que tu grandisses ou rapetisses, si peu demeure de ce qui fut. Seulement des souvenirs, vagues et douteux, qui, s'ils te semblent vrais, n'en sont pas moins faux. Aussi, comme le pin, deviens-tu un hésitant, un incertain de ce que tu fus jadis, de ce que tu es à présent et de ce que tu seras demain. « Connaisseur de toi-même », fidèle aux sentences de Socrate, tu deviens ton propre bourreau : qui peut prétendre, sans avoir à en souffrir, à une pareille connaissance ?

Si l'homme n'est pas, c'est parce qu'il devient : le moindre instant de son existence est avènement. Aussi comment savoir ce que l'on est si nous sommes un toujours à –venir, un déjà certes mais qui est, tout autant, un non encore ? L'homme n'est pas tapis que l'on déroule et nous dévoile, au fil du temps, ce qui déjà était inscrit : l'homme est un poème qui s'écrit, jour après jour, de l'encrier de ses larmes et de ses joies. Tu es, dit-il, prisonnier de ta propre glace : n'es-tu pas, comme ton Autre, un Hyperboréen ? Qu'importe des lacs l'eau froide où tu te baignes : quand l'Esprit est de feu, il ne craint pas le gel. Là-haut dans ta montagne, dans les neiges éternelles, tu ignores les Anges de l'An et ceux de la maison : qu'auraient-ils à t'offrir qui donnerait vie à ton désert ? Tu es monté si haut, bien plus loin que les alpages, qu'en ta demeure l'herbe la plus audacieuse ne parvient à germer ; tu ne sais du soleil du soleil que son trop de lumière et son peu de chaleur : dans les cimes aucun bois ne s'aventure pour y périr et nourrir

de sa mort la chaleur d'un impossible feu. Aussi ne te réchauffent que les flammes intérieures dont se nourrit ton âme. Dans la plaine, sous le soleil pleuvant, le dernier homme vient à jurer que c'est trop peu, qu'à pareil froid aucun ne peut survivre : a-t-il seulement une âme, ce dernier des hommes, ce fil rompu qui plonge dans les abîmes d'une existence bien trop humaine pour être vraiment la nôtre.

*Pourquoi t'es-tu lié
avec la corde de la sagesse ?
Pourquoi t'es-tu attiré
dans le paradis du vieux serpent ?
Pourquoi t'es-tu glissé
dans toi-même -- dans toi-même ?...*

Te serais-tu lié avec la corde de la sagesse, livré au paradis du vieux serpent, croqué la pomme qui te rendrait pareil aux dieux ? Te serais-tu glissé en toi-même, si profondément que tu en oublies le monde ? Qui est-il donc ce Zarathoustra pris au piège de la tarentule, incrusté dans la toile de Raison ? Aurait-il jaloué des dieux la connaissance et succombé aux tentations du savoir de toutes choses ? Si toujours « Je est un Autre », ainsi que le rappelait Rimbaud, quel est cet Autre que tu es aux dépends de ce Je que jusqu'ici tu fus ? Qui s'est trompé en cette histoire : est-ce toi ou bien cet Autre qui soudain squatte ta pensée et ton vouloir ? N'est-ce pas lui qui, t'accusant, avoue sa propre faute, ses défaillances, son socratisme aussi dans les droits qu'il ajouta jadis au crédit de la Raison ? N'est-ce pas Nietzsche lui-même, qui revenu de ses égarements dans les faubourgs de la pensée de Schopenhauer et de Wagner, réfutant tout romantisme et toute forme d'idéal, a offert, pour un temps, à la Raison d'éclairer son propre chemin ? Cette Raison n'était pas celle de Descartes, de Leibniz ou de Kant mais bien plutôt celle qui hantait, de sa timide présence, l'empirisme des anglo-saxons : n'y avait-il pas dans l'empirisme de Hume un paradoxe que, ne pouvant le résoudre, il a subjugué dans un « Belief » ? Lou Salomé (« Nietzsche à travers ses œuvres ») témoigne de cette période positiviste, empiriste serait certainement plus adéquat, qui a marqué les œuvres intermédiaires comme « Aurore », « Humain trop humain » et la première version de « Le Gai Savoir ». Nietzsche se disait lui-même attentif aux faits, observateur et psychologue : l'abc de l'empirisme. Aussi n'est-ce pas Nietzsche lui-même qui, désespérément, s'accroche à son rocher, tel un pin fragile craignant de sombrer dans les profondeurs ? Sans doute Nietzsche n'avait-il pas suffisamment compris que, pour s'opposer au criticisme kantien, il n'était pas nécessaire d'emprunter l'une des deux voies du rationalisme leibnizien ou de l'empirisme humien : Husserl et ensuite Heidegger ont suffisamment montré que d'autres voies étaient possibles.

Sans doute, et ce fut l'avis de nombreux wagnériens, l'influence de Paul Rée n'est pas étrangère à cet « égarement » mais quoi qu'il en fût, la rupture définitive entre les deux hommes permit à Nietzsche de nous offrir ces fleurons de sa pensée que sont le « Zarathoustra » et les écrits qui l'ont suivi. Il est du reste remarquable, que sa « Généalogie de la morale » est une réponse relativement cinglante à un ouvrage de Paul Rée et non, comme l'affirma Deleuze (« Nietzsche et la philosophie »), une critique assidue de la dialectique hégélienne. A vrai dire, et contrairement à Schopenhauer, Nietzsche n'a que très peu critiqué Hegel : tout au plus voyait-il en lui l'expression spéculative de la culture allemande dont il s'est toujours lui-même démarqué.

*Un malade maintenant
 que le venin du serpent a rendu malade ;
 un prisonnier maintenant,
 qui a tiré le sort le plus dur :
 travaillant courbé
 dans son propre puits de mine,
 creusé en toi-même,
 t'attaquant à toi-même à coups de pioche,
 inhabile,
 rigide,
 un cadavre --,
 accablé de cent fardeaux,
 accumulés par toi,
 toi qui sais !
 Connaisseur de toi-même !
 Toi, le sage Zarathoustra !...
 Tu cherchas le plus lourd fardeau :
 alors tu te trouvas toi-même --,
 tu ne sais plus te débarrasser de toi...*

Le portrait de Zarathoustra, que Nietzsche en ces termes nous propose, est accablant, cruel même, de cette cruauté que l'on retrouve quelquefois dans sa « Généalogie de la morale » : il donne à penser que Zarathoustra serait l'unique défunt du cimetière de son propre univers. Il y en a pourtant d'autres : le funambule du prologue et, au terme du quatrième livre, les hommes supérieurs dévorés par le lion. Zarathoustra est un malade, un prisonnier du sort le plus dur qu'il a lui-même tiré, un travailleur courbé de la mine qu'il a, en lui-même, creusée, un être inhabile et rigide, un cadavre même qui, parce qu'il s'est cherché lui-même, s'est chargé du fardeau le plus lourd dont il ne peut, à présent se débarrasser. Quelle mouche (une charbonneuse probablement) semble avoir ici piqué Nietzsche ? L'une des Erinyes probablement ! Ces déesses du remord qui pourchassaient Oreste après qu'il ait tué sa mère. Nietzsche aurait-il eu quelque remord au terme de sa trop brève existence ? La préface ajoutée à son « Gai Savoir » pour la seconde édition de 1886 en témoigne ; de même, dans « Ecce Homo », la recension de ses œuvres : « Naissance de la tragédie », mais aussi les deux dernières « Intempestives ». Nietzsche reconnaît le temps perdu à marcher dans les pas de Schopenhauer et Wagner ; il reconnaît aussi le parti pris de son « Gai Savoir » ; quant à sa « Naissance de la tragédie », elle ne reconnaît pas suffisamment le caractère affirmatif de Dionysos et accorde aux formes apolliniennes une importance que, par la suite, il lui sera difficile de légitimer. Dans « La plainte d'Ariane » (in « Les dithyrambes de Dionysos »), Nietzsche, semblant faire de Dionysos l'archer qui accable Ariane de ses flèches, contrevient à une mythologie qu'il connaît pourtant très bien : l'arc est l'arme de prédilection d'Apollon qui tours se tient à distance, tandis que c'est le Thyrsé, un instrument de proximité, dont se sert Dionysos. Doutant que Nietzsche ait pu l'oublier, on peut penser que c'est sciemment que Nietzsche ne lève pas cette ambiguïté. Cependant l'Ariane qui git sur les plages de Naxos, c'est l'Ariane au fil qui sauva Thésée de la perdition avant que ce dernier ne l'abandonne : cette Ariane, c'est la « maîtresse » du labyrinthe de Cnosos, sa raison en quelque sorte. Aussi n'est-il pas surprenant que Thésée l'a « oubliée » sur cette plage dans la mesure où la Raison, pour autant qu'il en ait disposé, est devenue, au fil des événements, la folie de Thésée.

Si Zarathoustra a pu penser avoir été délaissé par son créateur à la faveur de Dionysos, c'est qu'il n'a pas perçu que le portrait ici tracé par Nietzsche n'était pas le sien mais celui de Nietzsche lui-même, un autoportrait.

*A l'affût,
accroupi,
tu es quelqu'un qui ne sait plus se tenir droit !
Tu finiras par t'incruster dans ta tombe,
esprit difforme !...*

*Naguère encore tu étais si fier,
sur toutes les échasses de ta fierté !
Naguère encore tu étais le solitaire sans Dieu,
le solitaire à deux, avec le diable,
le prince écarlate de toutes les insolences !...*

Et Nietzsche de poursuivre, avec la même cruauté, ce que, l'objectant à Zarathoustra, il s'adresse en fait à lui-même. Son esprit est difforme : lui, jadis si fier, ne peut même plus se tenir debout. Chasseur de Dieu, c'est avec le diable qu'il a partagé sa solitude et son insolence. Mais qui, plus que Nietzsche lui-même, fit preuve, en ses écrits, d'une pareille insolence ? Qui, à l'époque wagnérienne, privé de Dieu, a côtoyé le diable dont Schopenhauer et Wagner n'étaient que des figures ? Et cette solitude de Zarathoustra, ne fut-elle pas d'abord et essentiellement celle de Nietzsche lui-même, la nécessaire solitude que lui imposait son besoin d'écrire et de méditer ?

Pauvre Zarathoustra ! Ton désespoir s'écoule sur tes joues : tu pleures une trahison et tu as tort car c'est lui-même que Nietzsche trahit, plus précisément ce qu'il regrette d'avoir un jour été. Ce n'est pas toi qu'il accable : le faire serait s'accabler lui-même puisque c'est lui, et lui seul, qui a tracé le chemin qui fut le tien. Ce qu'il accable, c'est son défaut d'histoire, c'est l'époque où, ne décidant de rien, il confiait à d'autres le soin de l'inventer, de meubler son temps pour en faire une histoire qui jamais ne fut la sienne ; ce qu'il accable, c'est son être d'emprunt, la dictée à laquelle, journallement, il s'efforçait de répondre avec le plus grand soin. Nietzsche est né d'une rupture avec ceux qui, jusque-là, lui avaient assigné sa place. Je t'invite, Zarathoustra, avec cette Sagesse qui aujourd'hui encore est la tienne, à lire les derniers vers et, sans doute, comprendras-tu alors où Nietzsche voulait en venir. Il te dit « comprimé entre deux néants », un « point d'interrogation » : mais quels sont ces deux néants et quelle est cette question que tu étires entre ces deux néants ? Cette énigme est fatiguée de n'avoir pas encore été résolue : aussi les oiseaux de proie, affamés de toi, de ton savoir et de ce que tu ignores encore, voudraient-ils « te résoudre », mettre un terme à cette énigme. Or cette énigme, c'est toi-même : « Je suis ton labyrinthe » disait Dionysos à son Ariane et toi, tu es celui des hommes, oiseaux de proie, les derniers hommes : ils voudraient t'ouvrir le ventre comme on le fit de la poule aux œufs d'or, te résoudre, toi qui es leur question. Mais tu es un Nemrod, non pas chasseur de proies, à peine chasseur de Dieu, mais chasseur d'énigmes comme ces matelots qui, sur le bateau, t'interrogeaient et auxquels, replié sur ta propre énigme, tu ne daignais pas répondre.

Souviens-toi de la préface de « L'Antéchrist » et des exigences que Nietzsche mettaient à le comprendre : crois-tu vraiment que ces oiseaux de proie, que tu connais pour les avoir souvent fréquentés, ont les qualités requises pour « te résoudre » ?

Aujourd'hui --
comprimé
entre deux néants,
un point d'interrogation,
une énigme fatiguée --
une énigme pour les oiseaux de proie...
-- ils finiront bien par te " résoudre ",
ils sont affamés de ta " solution ",
ils voltigent déjà autour de toi, leur énigme,
autour de toi, pendu !...
Ô Zarathoustra !
Connaisseur de toi-même !...
bourreau de toi-même !...

Ces oiseaux de proie, ces dénicheurs d'énigmes, ont-ils envers eux-mêmes suffisamment de liberté ? Sont-ils aptes et déterminés à toujours se dépasser, à gravir les montagnes les plus pentues, à séjourner dans le grand nord auprès des hyperboréens, à toujours douter d'eux-mêmes et de leurs pensées ?

L'énigme est fatiguée, dit-il : elle est fatiguée d'attendre qu'on la résolve mais ne disait-il pas qu'il y faudrait au moins un siècle et que lui-même naitrait posthume ? Depuis qu'elle fut écrite, bien des hommes se sont penchés sur elle et j'en ai lu des tentatives, audacieuses quelquefois, burlesques très souvent. Et cependant cette énigme doit bien avoir une clé : si ce n'est toi, qui d'autre pourrait la détenir en secret ? Voilà pourquoi je t'invite au retour : c'est une nécessité en ce temps de détresse ! Zarathoustra est un grand poète : qui, mieux qu'un poète, peut nous parler du Sacré et des dieux qui sauvent ? Nous parler du Sacré que l'on piétine depuis trop longtemps et de ces dieux que, parce qu'ils étaient inconvenants, ont été délaissés et ensuite oubliés.

Comprends-tu à présent que l'énigme, ton énigme, a effacé tous ces mauvais mots dont Nietzsche a paru t'accabler : ce n'étaient que des mots, ceux d'un soliloque qui s'adresse à lui-même car il n'a plus d'amis. Tu m'as offert le miel dont, toi aussi, tu as besoin : aussi nous le partagerons et, ensemble, nous boirons de la source son eau précieuse. Nous la boirons à la santé de Nietzsche qui, sans doute, en a besoin autant que nous, non pour qu'il revienne car, tu en conviendras, il n'est pas encore parti...

Et cependant prends garde, Zarathoustra, à l'Autre ta maîtresse, cette « heure la plus silencieuse » qui t'appelle à te briser ; ton insolence est feinte : tu voudrais désobéir, t'échapper de toi-même pour n'avoir pas à renoncer. Renoncer ? A ce chameau que tu deviens dans la compagnie des hommes : renoncer à ton propre effacement quand tu n'es plus qu'écoute assujettie, Zarathoustra qui a de trop grandes oreilles, aux inutiles bavardages de tes amis.

J'étais sur ce bateau, fuyant la Vache Sacrée ; j'y ai vu ton silence et failli le briser. Je marchais dans tes pas, rêvant de solitude, mais te voyant plus seul que la mer sous nos pieds, plus triste que cette pierre où tu t'es reposé, j'ai voulu renoncer, auprès des miens rentrer. Lisais-tu en mes pensées que s'ouvrit ton oreille et que sur l'équipage ton regard s'est posé. Et puis vint cette énigme, vision d'un serpent noir dans une gorge enfoncé qu'un berger de ses dents parvint à maîtriser en tranchant la tête qui pensait l'étouffer. Sur ce bateau pourtant une autre énigme, au départ, fut glissée : une énigme pour des oiseaux de proie. Penses-tu qu'un goéland a faim de te résoudre ? Car il n'est sur la mer ni aigle ni rocher, pas de falaise où tu peux t'accrocher. Et pas de pin non plus qui, au fond de l'abîme, a crainte de s'échouer. Dans la mer rien ne tombe car tout y est léger, léger comme une lumière par les flots arrêtée. Du soleil un rayon jamais n'y est entré. Qui pourrait te résoudre quand sur la rive les aigles sont restés ? Car tu es cette énigme qu'aucun oiseau de proie n'est jusqu'ici parvenu à résoudre.

« Il te faudra des ailes si tu veux te sauver » te disait l'Enchanteur sur ton destin penché. As-tu besoin de plumes pour la nuit t'envoler et, dans le fond du ciel, caresser des étoiles, t'enivrer de lumière, te faire abri de la pureté du ciel quand il est sans nuages. Zarathoustra est une énigme : qui cherche à le résoudre devra sans ailes survoler l'abîme et s'emparer des profondeurs du ciel.

Ils disent qu'en tout cela il n'est rien à penser et ceux-là n'ont pas tort s'il s'agit de compter, faire la somme des offenses à ces principes que la Raison a consacrés. Or l'esprit de sérieux n'a rien à mériter qu'une idiosyncrasie de sa rigidité : il faut au philosophe un soupçon de folie, un peu de légèreté, un brin de poésie s'il ne veut pas que ses mots, quand ils auront du serpent tout le noir absorbé, lui reste dans la gorge et finisse par l'étouffer.